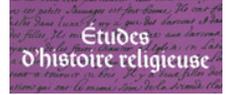


Études d'histoire religieuse



Frédéric Laugrand, *Mourir et renaître. La réception du christianisme par les Inuit de l'Arctique de l'Est canadien (1890-1940)*. Research School CNWS, School of Asian, African, and Amerindian Studies, 2002, xxiii- 560 p. (Les Presses de l'Université Laval) 40 \$

Véronique Rozon

Volume 69, 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1006709ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1006709ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

1193-199X (print)

1920-6267 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Rozon, V. (2003). Review of [Frédéric Laugrand, *Mourir et renaître. La réception du christianisme par les Inuit de l'Arctique de l'Est canadien (1890-1940)*. Research School CNWS, School of Asian, African, and Amerindian Studies, 2002, xxiii- 560 p. (Les Presses de l'Université Laval) 40 \$]. *Études d'histoire religieuse*, 69, 124–125. <https://doi.org/10.7202/1006709ar>

Frédéric Laugrand, *Mourir et renaître. La réception du christianisme par les Inuit de l'Arctique de l'Est canadien (1890-1940)*. Research School CNWS, School of Asian, African, and Amerindian Studies, 2002, xxiii-560 p. (Les Presses de l'Université Laval) 40 \$

L'ouvrage de Frédéric Laugrand, qui fut à l'origine une thèse de doctorat, nous offre une analyse de la réception, de l'intégration et de la transformation du christianisme chez les Inuit de la région de la terre de Baffin et de ses environs, le Keewatin et le Nunavik. L'étude couvre plus d'un demi-siècle, du début des années 1890 à la fin de la décennie 1940. Elle s'appuie sur un cadre théorique solidement défini, ce qui permet à l'auteur de poser un regard interne sur le processus de conversion et d'écarter les explications classiques d'ordre socio-économique.

La thèse de Frédéric Laugrand ébranle l'historiographie religieuse, qui présente trop souvent la rencontre des croyances chrétiennes et autochtones en termes manichéens et qui dépeint les acteurs à la lumière de rapports de force catégoriques : d'innocentes victimes subissant l'assaut missionnaire. De façon nettement plus nuancée, l'anthropologue tente de démontrer que le christianisme a été volontairement intégré aux traditions inuit par des « phénomènes d'appropriation » (p. 474) et grâce à l'existence de ponts culturels. Car, aux yeux de Laugrand, l'Europe et l'Amérique ne seraient pas si étrangères et, au choc brutal de la rencontre, il substitue la notion de « négociation culturelle » (p. 20).

L'analyse historique repose sur le mariage de la tradition orale et des sources écrites, l'auteur misant sur leur valeur complémentaire. À la manière d'une pièce de théâtre, l'argumentation est articulée en trois temps : l'ouverture, l'entracte et le dénouement. D'abord, sur un ton essentiellement descriptif, l'auteur campe le décor ethnographique qui a entouré la diffusion des idées chrétiennes. Des premières expéditions missionnaires à la fondation d'établissements religieux permanents, la christianisation s'effectue par vagues successives, mais différemment selon la nature des contacts. Afin de privilégier la perspective régionale, Frédéric Laugrand distingue géographiquement les zones de contacts directs (où les Inuit côtoient les missionnaires), des zones de contacts indirects (où les Inuit découvrent les nouvelles croyances par l'entremise des voyageurs autochtones, des écrits qui circulent et des échanges avec les commerçants blancs). Dans les deux catégories, cependant, l'auteur met en évidence le rôle primordial des prosélytes inuit qui, par leur influence auprès des communautés locales et leur grande ferveur, ont été les véritables moteurs de l'expansion religieuse.

À la mi-temps, la description ethnographique fait place à l'interprétation ethnologique. En s'attardant aux stratégies missionnaires et à leur réception par les Inuit, Frédéric Laugrand veut montrer comment s'effectuent

les « déplacements culturels » (p. 359). De part et d'autre, les acteurs sont soumis à un processus d'apprentissage et s'imprègnent d'une culture étrangère à mesure qu'ils apprivoisent de nouvelles façons de faire et de penser. L'enculturation des missionnaires catholiques et anglicans, par l'adaptation au milieu autochtone et l'« endossement du chamanisme » (p. 329), est ainsi analysée en parallèle avec l'intégration du christianisme aux croyances inuit, l'auteur insistant sur « l'interaction des univers culturels » (p. 359), plutôt que sur leur affrontement.

Mais comment cette interaction est-elle possible ? La réponse de Laugrand intervient sur le plan purement anthropologique et, selon lui, le dialogue religieux s'opère par l'entremise des schèmes culturels préétablis. À travers l'illustration d'une douzaine de mouvements prophétiques et l'examen des rapports chamans-missionnaires et des rites de conversion, l'auteur considère que, fondamentalement, l'appropriation de nouvelles croyances n'a pas bouleversé les traditions. À partir de la fin du XIX^e siècle, les Inuit ont voulu « s'allier avec de nouveaux esprits et renaître en adoptant le christianisme sans que ces transformations ne compromettent pour autant la continuité de valeurs beaucoup plus anciennes et jugées compatibles avec les nouveaux éléments » (p. 478). Une rupture dans la continuité, c'est le sens que l'on peut accorder au titre *Mourir et Renaître*.

Par l'originalité de son point de vue et la richesse de son analyse, la qualité de l'étude de Laugrand ne fait aucun doute. Cependant, l'ouvrage souffre quelque peu de la lourdeur d'une thèse doctorale et l'auteur, dans son souci de constituer des schémas conceptuels opérants, se livre parfois à des interprétations littéraires et mythologiques qui ne parviennent pas toujours à convaincre. Mais en définitive, il faut retenir que le livre de Frédéric Laugrand pose un regard qui rompt avec la conception des sociétés autochtones passives et spectatrices de l'histoire. La pénétration des valeurs chrétiennes, soudainement, est dépourvue de son caractère corrompateur et les Inuit apparaissent comme véritablement maîtres de leur destin.

Véronique Rozon
Département d'histoire
UQAM